

POÉTIQUE DE L'APHORISME EN MARGE DE RENÉ CHAR

Aphorizein : enfermer, enclorre, délimiter. Un aphorisme est une pensée dense qui fait la « perle », qui se roule en boule et se clôt sur elle-même, isolée, sans environnement affectif ou logique, sans lien avec quelque pensée voisine dont elle serait la conséquence ou la source. Et nous voilà orientés en direction de la maxime, du proverbe, de la sentence, du style hiératique et gnomique avec son double caractère à la fois primitif et hautain. Car c'est le style des hommes simples, qui parlent peu et qui ramènent tout à un certain nombre de modèles traditionnels; mais c'est aussi le style abstrait, transcendant, des sages en qui se condense l'expérience ancestrale. L'expression gnomique est donc simultanément stéréotypée et générale, ce qui est proprement le caractère de la prose. Aussi est-il intéressant de comprendre comment la sentence chez certains artistes peut devenir poétique. Ne surprendrons-nous pas dans ce passage la différence propre, *l'écart* qui constitue l'expression poétique ?



Mettons décidément à part la *maxime*. Celle-ci est irrémédiablement usée et abstraite. On ne la renouvelle guère que par des jeux de mots, des traits d'esprit, des affèteries précieuses. Dans les meilleurs cas elle ne sert qu'à faire étinceler la prose. Mais la maxime est la version académique du véritable mode aphoristique qui, lui, est de style oraculaire. Les prophètes, les dieux — et par conséquent les poètes (qui sont originellement de leur race) — se sont toujours exprimés par la voie énigmatique et mystérieuse des oracles.

Or si la maxime est une pensée close, définitivement prise, telle un cristal, l'oracle est fondamentalement poétique parce qu'il est *ouvert*. Ouvert aux interprétations et aux rêves, auréolé d'un nimbe de connotations innombrables et fascinantes. La phrase oraculaire agit comme une semence; dure, ronde, pénétrante elle s'insère et s'enfonce dans la pâte molle de l'esprit. Et c'est là qu'elle germe; car elle porte en soi cette singulière propriété d'être à la fois close, dense et douée d'une puissante vitalité, tel je ne sais quel spore ou virus. Déposé dans l'esprit, l'oracle y fermente et prolifère. Il suscite des pensées tandis que la maxime, étant pensée parfaite, met un point final à la réflexion. L'oracle révèle là où la maxime conclut; l'un instaure, l'autre achève; l'un est découverte et renaissance indéfinie, l'autre n'est qu'artifice verbal et relève d'une technique; d'un côté une graine vivante, de l'autre une structure; d'un côté la polysémie de l'implicite, de l'autre la clarté sèche d'un signifiant définitif.



Il faut expliquer le retour à la poésie oraculaire chez un René Char, un Guillevic, mais déjà naguère chez un Breton et, si l'on remonte aux sources, chez ce sublime poète que fut Nietzsche (et chez ses imitateurs en prose comme Suarès, Barrès, Gide et, plus qu'on ne pense, Malraux dont le style est essentiellement oraculaire).

Il y a des poètes dont l'inspiration se coule volontiers dans de vastes flux de paroles : de nos jours un Pierre Emmanuel, un Aragon, un Saint-John Perse... C'est la tradition de Chateaubriand ou de Hugo : le poétique y jaillit dans l'épaisseur d'une rhétorique heureuse. Or il est évident que le poétique est de moins en moins à l'aise dans la rhétorique. C'est un trait caractéristique de notre temps : la poésie a besoin d'un langage absolument neuf et la rhétorique n'est jamais qu'une forme usée du langage. En poésie, il s'agit d'arracher les mots à leur environnement verbal ordinaire afin de leur rendre (ou de leur donner pour la première fois) une valeur pénétrante, voire explosive. Mettre le langage en poudre, « pulvériser » le poème, et des grains de cette poudre tirer autant de semences : « *essaime la poussière* » dit Char (1). La phrase oraculaire se vrille dans l'esprit d'abord parce qu'elle est isolée et

(1) Toutes nos citations entre guillemets sont tirées de l'œuvre de R. Char.

la phrase d'ailleurs l'oracle ne garde que les apparences; il s'en sert comme d'une amorce, d'un leurre pour retenir le lecteur. Le moule du syntagme à peine ressenti (comme une barre d'appui) doit être aussitôt rejeté, brisé. C'est d'ailleurs souvent en phrases brisées qu'il se livre, en phrases dont l'emballage est disposé pour être ouvert. La phrase ne cesse de se détruire et de se recomposer (car la phrase poétique ne se résorbe pas, ne se digère pas comme la prose), d'autant plus fascinante que les mots y sont à la fois nécessaires et toujours dépassés. On sait à quel point les slogans politiques et publicitaires asservissent en « matraquant » l'esprit. Le slogan poétique a l'effet inverse bien qu'il se serve souvent des mêmes modèles linguistiques. Aussi violent que le slogan utile, né quelquefois d'une disposition d'esprit analogique (les inventeurs de slogans efficaces obéissent et répondent à des exigences poétiques (2)), l'aphorisme du poète cherche à détruire plutôt qu'à imposer des structures. Le slogan utile force une conduite; l'aphorisme poétique au contraire suspend les réflexes, égare les concepts, désempare la logique. Et c'est ainsi qu'il libère en tirant l'esprit hors de sa citadelle et en le jetant sur des voies inconnues. Il le « lance contre les limites du vieux désert afin d'en triompher »; car s'il détruit c'est afin de susciter un renouvellement d'énergie vitale, c'est afin d'inaugurer un nouveau mariage entre l'esprit et les choses : « Si tu détruis que ce soit avec des outils nuptiaux » — « Faire un poème c'est prendre possession d'un au-delà nuptial ». Ces accordailles, ce bonheur d'union suppose l'anéantissement préalable des liens qui rendent captif. La « lyre sans borne des poussières » ne pulvérise que pour rassembler, au-delà des dunes et des déserts, une harmonie si dense qu'elle réussit à faire vibrer le cristal des mots. René Char n'a que mépris pour « l'image jactée », bavarde, qui se développe et se continue sur les schèmes accoutumés. Il a besoin pour pénétrer cet « au-delà nuptial » d'un outil de pointe (« mon métier est un métier de pointe »), où le verbe se fait incisif, coupant comme un diamant éclaté ou, pour prendre des comparaisons chères à René Char, vif comme une hirondelle, acéré comme un aigle. C'est ce choc initial qui décide de tout : de la suite le poète n'est plus maître, elle appartient au lecteur, c'est-à-dire au rêveur. Le poète est le « grand commenceur », il est « intransitif » : il « intronise » c'est-à-dire qu'il introduit aux demeures royales où l'esprit de l'homme, dépé-

(2) Une étude serait à faire concernant le coefficient *poétique* nécessaire pour qu'un slogan soit efficace.

peut donc être contemplée pour elle-même. Elle impose une lecture lente; son obscurité force l'attention et suscite le déchiffrement; elle arrête sur des mots (et c'est peut-être la définition élémentaire de la poésie); elle se détache telle une constellation sur l'abîme du silence. Les mots affleurent ça et là : ce sont les îles d'un archipel, cimes d'une chaîne invisible noyée dans l'océan. Car la *Parole en Archipel* est, pour l'essentiel, silencieuse : il s'agit d'en refaire le parcours marqué par des jalons espacés, parfois contradictoires. Lorsque le poète affirme : « Epouse ou n'épouse pas ta maison », la singularité du paradoxe oriente sur une divergence d'idées dont la tension en s'accroissant jusqu'à la peine devient hantise. L'énigme se résoud en pluie de questions (ou plutôt de « sympathies ») et peu à peu émerge la double et fondamentale tentation de l'immanence et de la transcendance. Epouser sa maison comme le lézard heureux épouse son creux de rocher, s'évader de son nid comme « l'aigle au futur » fasciné par les lointains : deux absolus, deux perfections. Toute la vulgarité — la prose — se situe dans l'entre-deux.

**

La pensée oraculaire est lourde. Sa densité pèse sur l'esprit. Sa forme est impérieuse, péremptoire : elle force l'attention. On la sent mûrie, chargée de significations. C'est une pensée en forme de litote qui en dit sûrement beaucoup avec le moins de moyens. D'où le respect, l'embarras, la moindre résistance du lecteur : l'indifférence et l'habitude sont prises au dépourvu, le blindage de l'accoutumance cède à la pesée de ce verbe à la fois insolite et perforateur.

Mais la pensée oraculaire n'est pas uniquement offensive : elle séduit. Elle est pleine de promesses et de délices devinés : un monde obscur mais merveilleux, la promesse d'une délivrance. Et c'est sans doute l'effet le plus étrange d'un laconisme apparemment très volontaire et très structuré : il libère ! Il délivre des chaînes du discours logique. « Ma brièveté est sans chaînes ». C'est la rhétorique qui est servie, justement parce qu'elle est *discours* et c'est l'aphorisme qui est libre et qui libère parce qu'il est instant pur. Les parcelles dispersées, les poussières séminales sont sans corps mais leur inconsistance est féconde : elle suscite. A l'extrême opposé du discours (de la « littérature ») la poésie pulvérisée ne se sert des mots que pour iriser de l'informulé. Chaque phrase n'est qu'un « point diamanté actuel de présences transcendantes ». De

tré de son équipement de robot, peut être enfin totalement ce qu'il est.



Aussi l'oracle poétique est-il discret. Impérieux sans doute mais la sentence qu'il intime au mode impératif semble venir de si loin, avoir traversé une telle épaisseur d'inconnu que son choc, si vibrant soit-il, demeure caresse. Là est le plus subtil secret de sa fascination. Lorsque le poète conseille : « Reste avec la vague à la seconde où son cœur expire. Tu verras », ou lorsqu'il dit « Ne regardez qu'une fois la vague jeter l'ancre dans la mer », ce n'est pas seulement une attitude qui nous est proposée, un certain regard, mais surtout une profondeur de présence à la merveille de l'instant; épouser la vague, sa courbe éphémère et parfaite et sa mort éternellement recommencée; épouser, à travers cette perfection, tout le tragique du temps et de la finitude... la résonance est proprement illimitée. Et c'est pourquoi l'aphorisme est à la fois brisant et caressant, éblouissant et plein d'ombre, aigu et velouté. « J'aime ce qui m'éblouit puis accentue l'obscur à l'intérieur de moi » : n'est-ce pas exactement l'effet d'un oracle sacré ? d'un verbe prophétique ? Le poète ouvre mais il n'entre pas. Il entr'ouvre *pour les autres*, puis s'efface. « Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver ». Ses paroles sont l'*indice* de quelque chose. Elles supposent une certaine réalité qui n'est pas la réalité lisse et opaque de la connaissance objective. « Nous ne pouvons vivre que dans l'entr'ouvert », dit René Char. L'ouvert éblouit et tue; l'esprit a besoin de la nuit reposante et féconde : « L'infini attaque mais un nuage sauve ». Le poème étincelle dans la pénombre qui le rend visible : « Comment vivre sans inconnu devant soi ? » — « si l'homme parfois ne fermait pas souverainement les yeux il finirait par ne plus voir ce qui vaut la peine d'être vu ». C'est, en vérité, le monde éclairé par la vie quotidienne qui est nocturne : le monde d'Hypnos, endormi dans ses réflexes. Et c'est au contraire l'obscurité révélée, *soulevée* par le poète qui est authentique : « La réalité ne peut être franchie que soulevée » : formule oraculaire, définitive, tranchante, mais quelles sympathies n'éveille pas le verbe final ?

Aussi l'oracle poétique est-il à la fois ajusté et vague, énergique et apaisant, crispé et détendu. Il décoche une giclée de mots mais leur blessure est délice — plus que délice : une totalité retrouvée.

Nous n'examinerons pas en détail la stylistique de l'aphorisme. On y verrait côte à côte l'ordre ou le conseil au mode impératif; le tutoiement fraternel; puis l'interrogation sans réponse telle que la pratiquaient les surréalistes, question « absurde » qui suscite l'angoisse : « Oiseaux que nous lapidons au pur moment de votre véhémence où tombez-vous ? » Ne sent-on pas là tout le tragique de la condition d'artiste ? Dans quel abîme se perdent ces purs grains d'énergie que le poète diffuse ? Mais l'interrogation retombe vite au niveau de la prose lorsqu'elle est pauvre en connotations. Par exemple « Sommes-nous voués à n'être que des débuts de vérité ? » Phrase sans doute trop simple ou trop claire pour que la distanciation poétique puisse s'effectuer.

On rencontre aussi la phrase suspendue (ou brisée) et donc parfaitement ouverte. Exemple : « Imagination, mon enfant ». On épiloguerait à l'infini sur ces relations du poète avec l'enfance permanente qu'est en lui l'imagination. René Char se sert aussi de la définition; par exemple :

« L'amour
Etre
Le premier venu ».

La définition poétique est d'ailleurs un procédé dangereux qui mène tout droit à la préciosité et au jeu de salon des énigmes. Un seul exemple : « Notre amitié est le nuage bleu préféré du soleil ».

Dans l'exemple cité plus haut on rencontre l'infinitif gnomique. Ce mode est extrêmement fréquent : il donne pour ainsi dire le ton. Ainsi : « Refuser la goutte d'imagination qui manque au néant c'est se vouer à la patience de rendre à l'éternel le mal qu'il nous fait ». Il est clair que dans cette sentence deux vocations s'opposent, celle du poète qui donne forme au néant et celle du savant qui, par longue patience, construit Babel contre l'infini.

Ce qui distingue la phrase poétique du commentaire en prose c'est sa densité (images) et son allure d'énigme : elle appelle un déchiffrement multiple, une interprétation toujours inadéquate. Par contre une phrase telle que celle-ci : « Ne t'attarde pas à l'ornière des résultats », malgré son dynamisme, sa densité, l'image qui l'anime, est à peine poétique tant son sens est univoque. « Etre du bond. N'être pas du festin, son épilogue » suggère la même mo-

rale, mais cette fois la puissance de l'image élève l'infinif gnomique au niveau de la poésie. Ainsi dans tous les cas c'est la richesse en connotations qui caractérise la valeur poétique de la sentence.

Nous venons de constater l'importance de l'image. C'est par elle évidemment que l'intention du poète se généralise en s'obscurcissant. Quand le poète déclare : « le fruit est aveugle, c'est l'arbre qui voit » il signifie quelque chose d'analogue aux deux formules que nous venons de citer. Il s'agit toujours de mépriser le résultat, le festin, pour valoriser l'attente, la création, la ferveur. Mais qui ne voit tout ce que contient l'admirable archétype de l'arbre, symbole de puissance, de vitalité, ainsi que le contraste entre le fruit dans sa coquille et le rayonnement d'un tronc qui s'ouvre sur le ciel ? L'oracle poétique atteint son point de perfection lorsque le jeu des archétypes surpris par l'image se mobilise, ébranlant l'esprit jusque dans ses matrices. Ainsi cette admirable formule, si simple et si émouvante : « Nous errons auprès de margelles dont on a soustrait les puits ». Ici plus d'interrogation ni de commandement, rien de hautain ni de sentencieux. Une constatation d'allure banale. Tout est dans la densité et la vive substitution des images : l'errance au désert, la soif et l'égarément puis la frustration, symboles éternels de l'homme « absurde » en quête des sources d'eau vive. Mais une révolte bien moderne est impliquée dans ce *on* dont on ne sait s'il désigne la sottise humaine ou la responsabilité d'un Dieu sadique. On glanerait dans les poèmes pulvérisés de Char bien d'autres formules d'une telle intensité, qui se fixent dans l'esprit parce qu'elles correspondent à une sorte d'attente, de « prévisible informulé » que la parole de l'artiste remplit parfaitement tout comme s'ajustent l'un à l'autre les fragments d'un symbole.



Les images ont évidemment d'autant plus de relief qu'elles semblent s'opposer ou s'exclure et que leur choc provoque une surprise dans l'esprit. Là encore, comme pour la définition, on se trouve sur la voie périlleuse de la préciosité et il arrive bien à Char d'y tomber. Ce genre de « traits » est naturel dans un univers vif et éclaté tel que le sien, où des fragments lancés à grande vitesse s'entrechoquent et reluisent, où la plénitude ne se saisit que dans la fugacité, où l'éclair et la rose, l'étincelle ailée qu'est l'oiseau et l'opacité du buisson s'articulent et se valorisent réciproquement, comme l'a si bien montré Jean-Pierre Richard. Aussi les formules

les plus réussies de René Char, celles qui coïncident le mieux avec son tempérament, avec son *habitus* psychique, sont-elles celles où l'aigu, l'acéré voisine avec l'immense :

« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil »

« Si nous habitons un éclair il est le cœur de l'éternel ».

De telles phrases ont un effet proprement magique parce qu'elles entrent en résonance avec les désirs les plus profonds de notre être. Deux totalités s'y composent : la fulguration de l'instant et la béatitude de l'illimité. Mais n'est-ce pas la fonction permanente des poètes de procurer aux hommes ces « talismans » qui changent la vie en l'accomplissant ?

Jean ONIMUS.